

Le Statu Quo en deroute

Plattsburgh, 1834.

La Scène  
reur,

---

Je

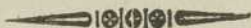
J'a

1/b.  
19.338338449 ✓

**LE**

# **STATU QUO**

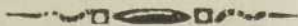
**EN DÉROUTE.**



*La Scène se passe dans une Etude de Procureur, Rue Ste. Anne, Maison voisine de l'Enseigne à la Tortue,  
A QUEBEC.*

---

Je ne sais rien nommer si ce n'est par son nom ;  
J'appelle un chat, un chat, et — un fripon.



**ÉTATS-UNIS,**

**PLATTSBURGH, N. Y.**

.....  
JUN 1854.

LE DUC DE BOURBON

ET LE DUC DE BOURGOGNE

Le Duc de Bourbon et le Duc de Bourgogne

se sont unis par mariage

le 15 Mars 1477

à Valenciennes

Le Duc de Bourbon et le Duc de Bourgogne

ont fait un traité de mariage

le 15 Mars 1477

à Valenciennes

1477

Messi  
Le  
partie  
ladina  
m'invit  
tique,  
dans la  
March  
bonne  
vous et  
tenter a  
de che  
sonnag  
partie  
subyer  
carrière  
Puisse  
éclaté  
core fa  
injuste  
seconde  
mes et  
qu'un  
précie  
moi pe  
lie. V  
quer, e

## Epitre Dedicatoire aux *AMIS DU STATU QUO.*



Messieurs,

LE succès d'une première production, dû en grande partie à la bonne grâce dont vous savez prendre un badinage, et surtout à la grande réputation des acteurs, m'invite à revenir une seconde fois sur la scène dramatique, et à vous dédier en toute *humilité* un nouvel essai dans le genre de composition dont vous êtes les inventeurs. Marchant sur vos traces, je ne puis me trouver qu'en bonne route. J'ai la sotte vanité de ne vouloir point vous en céder quant au nombre des compositions, et de tenter autant de faibles imitations que vous avez produit de chefs-d'œuvre. Le nombre et l'importance des personnages, qu'à cette fois j'amène sur la scène avec une partie de leur éclat, je m'en flatte, devra heureusement subvenir à ce qui me manque, et me soutenir dans une carrière, où il est si difficile de mériter deux fois le palme. Puisse votre patronage, puisse votre bienveillance, qui a éclaté surtout au sujet de ma première pièce, m'être encore favorables, et me faire échapper à la froideur et aux injustes dégoûts, avec lesquels le public a accueilli votre second chef d'œuvre. Vous me saurez d'ailleurs gré de mes efforts, lorsque vous saurez, qu'informé avec douleur qu'un fâcheux contre tems aurait troublé votre existence précieuse, je me suis hâté de faire tout ce qui était en moi pour égayer vos chagrins, et dissiper votre mélancolie. Voilà quel est mon but ; puissé-je ne le point manquer, et contribuer pour ma part à votre amusement.

U. A. F.

## Le Statu Quo en Déroute.



### SCENE 1.

*Hamel*, se promenant seul dans son étude : Oh ! que l'honneur est une belle chose ! Qu'il est glorieux d'être homme d'état, et de se voir, dans les occasions les plus difficiles, le bras-droit et l'aviseur de celui qui gouverne ! Voilà pourtant le rang que j'occupe, le poste où je me suis élevé. Ciel ! quand j'y pense, je ne me possède plus ; le cœur me vole, la tête me tourne. Je doute presque que ce soit une réalité. Toutefois ne serait-ce qu'un songe ? ne m'abuserais-je pas ? Est-il bien vrai que je sois Avocat du Roi ? Si je rêvais, quel désappointement ! Mais non, ce n'est point le cas, je sens bien que je suis un grand homme. Les grandes idées, les vastes plans, les *beaux avis*, tout ça roule dans ma tête. Hélas ! faut-il qu'une réminiscence importune vienne m'arracher à cette douce rêverie !

Souvenir cruel ! barre, admonition, orateur discourtois, que vous me pesez sur le cœur ! Non, non, jamais je ne l'oublierai, cette affaire. . . . Que c'était d'ûr, que c'était humiliant pour moi. . . ! C'était la première fois qu'on requérait mes services, j'en étais fier, je m'étais piqué d'honneur, je l'avais travaillé nuit et jour ce funeste *avis* : et voilà comme la chose est tournée ! Se peut-il que j'aie eu la faiblesse de me sousmettre. . . ? Moi, l'Avocat du Roi, m'être laissé gronder aux yeux du public ! comment le gouvernement a-t-il pu se résoudre à laisser souffleter ainsi un de ses premiers officiers ? Plus j'y réfléchis, et plus je me désespère. Que n'ai-je eu le courage de renvoyer ma commission, de me séparer du monde entier, d'aller m'ensevelir dans mon Isle ! Mais non, restons ; il faut que je me venge ; il faut que je les calomnie, il faut que je les persécute ces Patriotes. Les *Amis du Statu Quo* s'assemblent ici ce soir ; je le jure, je me vengerai, je me vengerai. . . .

## SCENE 2.

*Glackemeyer*, entrant avec précipitation :—Qu'est-ce que c'vacarme-là, M. l'Avocat du Roi ? Quelle est donc la cause de votre emportement ? Je vous entendais du milieu de la Place d'Armes ; vous n'êtes pas prudent de crier si fort. Mais, quelque patriote aurait-il attenté à votre vie ? N'auriez-vous pas, par hasard, découvert quelque intrigue, quelque infidélité ?

*Hamel*, feignant d'être de sang froid : Oh ! non, je suis loin d'être jaloux.

*Glackemeyer* : Ce n'est pas l'être, que de veiller sur son monde. Mais qu'est-ce enfin ? Quelque Sergent d'Armes, peut-être . . . (Il rie aux éclats) Oh ! mé qu'c'est drôle . . . Souffrez que je plaisante, Mr., car c'est mon faible, vous savez. Toutefois dites-moi donc ce qui en était.

*Hamel* : Oh ! Mr, je ne puis, je ne puis ; c'est un secret d'office.

*Glackemeyer* : Beau secret d'office, qu'ont entendu tous vos voisins ! N'importe, à ce propos il me vient en tête une bonne idée. Répandons le bruit que les Patriotes auraient payé quelqu'un pour vous assassiner. Ce serait le sujet d'un bon article pour le *Statu Quo*, et pour le coup les épithètes de révolutionnaires, de sans-culottes, de terroristes viendraient à merveille ; ça serait drôle ça, n'est-ce pas ?

*Hamel* : Oui, pour vous autres, Messieurs, mais pour moi, c'est différent. Ne voyez-vous pas que j'serais le personnage ridicule de la pièce ? Ce s'rait bien le reste, si, ayant été grondé, il fallait qu'on crût que j'ai été battu.

*Glackemeyer* : En effet, vous avez raison ; c'est juste, c'est juste : j'abandonne ma proposition. Venons-en à la nouvelle du jour. Que pensez-vous de notre situation ? Elle est critique, n'est-ce pas ? Croyez-vous que *notre petit vulcain*, et c'gueux de Tersite, son mouchard, nous en ont fait de belles ! Il ne sera pas bien aisé de s'tirer d'une pareille affaire car nous sommes découverts, c'est fini. Pourtant si je puis être nommé président au comité de ce soir, j'ai des moyens, et des drôles . . .

*Hamel* : Tout doux, M. *Glackemeyer*, on verra si vous me déplanterez. . . . Vous en êtes plus au tems où vous fesiez tant de bruit dans les assemblées. . .

*Glackemeyer* : Eh ! bien, l'on verra . . . mais que font-ils donc eux qu'ils ne viennent point ? Ils relisent le *Canadien*, sans doute ; il y jouent un si beau rôle ! Ce qui me console, moi, c'est qu'ils n'ont point osé m'attaquer de front ; ils n'ont fait que m'effleurer en passant. Vous, M. l'Avocat du Roi, avez-vous vu comme ils vous étrillent. Oh ! mé qu'c'est drôle.

*Hamel* : Moi, ils m'appellent ce pauvre Avocat *grondé*, voilà tout. Comme dit Thomas, grondé n'est pas battu.

*Glackemeyer* : C'est juste. Mais, ces deux vers. . . .

Tout son corps ramassé dans sa courte grosseur  
Fesait gémir la barre sous sa molle épaisseur.

*Hamel*, piqué : Ne me poussez à bout, M. l'Echevin, car je pourrais dire bien des choses pour eux. . . . Sachez qu'ils vous ont épargné, vous.

*Glackemeyer* : Qu'ils disent, qu'ils disent, il ne m'empêcheront pas d'être élu à la Basse-ville à la prochaine élection. Soyez sur, Mr., que je n'y perdrai pas mon vin et mes provisions. C'te fois là qu'c'était drôle de vous voir déguerpir de l'Isle avec vos provisions !

*Hamel*, se fâchant : Je le sais, vous vous présentez. Oh ! pour le coup, vous êtes sûr de votre fait. Les femmes seront pour vous ; elles ne votent plus, mais elles intrigueront.

*Glackemeyer*, piqué aussi : Est-ce à vous à faire le railleur, M. Cujas ? Oubliez-vous la réprimande d'ignorance que vous avez reçue de M. l'Orateur ? Vous futes pourtant la recevoir comme en triomphe. Quelle peine n'avons-nous pas eue à vous détourner d'y aller avec votre robe de soie ! C'est dommage à présent, les Patriotes en auraient fait quelque chose de drôle.

*Hamel* : Je me suis bien tiré de cette affaire. On admira quel sang-froid, quelle grace, quel air imposant j'avais à la barre. Tous les Barreaux n'ont-ils pas pris ma défense ? Dans une pareille occasion, qui aurait pris la votre ?

*Glackemeyer* : Les Barreaux, les Barreaux n'ont point agi pour vous alors, vous le savez.

*Hamel* : Je crois que vous en auriez fait de belles à ma place, vous, M. le Notaire !

---

SCENE 3.

*Johnny Duval*, entrant : Messieurs, Messieurs, vous faites un bruit à nous trahir encore bien davantage, et à confirmer la maudite comédie du *Canadien*. De la ruelle on vous entendait tout à clair. Le petit garçon du Canadien passait dans le même temps, et je ne serais pas surpris qu'il eût tout entendu. Si vous y allez de ce train là, il ne sera pas fort aisé de raranger l'affaire.

*Hamel* : Mr. le tireur de pointes, c'est bien à vous à nous réprimander, vous en avez fait de si belles !

*Johnny Duval* : J'ai fait, j'ai fait, que je n'y comprends goutte. Je ne sais pas vraiment quel diable a pu nous entendre. C'est que ce sont si bien nos paroles, et puis les caractères. Ils me le payeront pourtant.

*Glackemeyer* : N'y aurait-il pas moyen de s'en tirer par quelqu'écrit bien original.....

*Johnny Duval* : C'est pour ça qu'on s'assemble ce soir ; ça ne manquera pas puisque vous y êtes. Mais toujours c'est bien d'avaler : ça porte un coup mortel à mon élection. Ils l'ont pourtant fait exprès !

*Hamel* : Mais que font donc nos mouchards ? Chacun paraît tirer de l'arrière. Serait-on effarouché de cette première sortie de la clique ? Il y a trois mois qu'on les harcèle, nous autres, et c'est la seule défaite.

*Johnny Duval* : Mais elle est dure celle-là. Les faits, les faits, ils sont difficiles à digérer.

*Glackemeyer* : Il est vrai, la vérité choque. Mais aussi que fesiez-vous dans cette chambrette à lire à tue-tête ? Pourquoi ne nous avoir pas dit que vous aviez parlé et voté en faveur de la situation du *Patriote Parent* ?

*Johnny Duval* : Vous me parlez là de moutarde après diner. Je ne me doutais pas qu'il me découvrirait, vous savez bien. Je prenais plaisir à pincer le bibliothécaire.

J'étais sur que personne ne pouvait monter, sans que je l'entendisse ; car j'ai coutume d'être ainsi aux aguets. J'y pense là. Thomas n'aurait-il pas vendu le secret comme retour de quelque bargain ?

*Hamel* : Ce n'est pas croyable. Il est le moins épargné.

*Johnny Duval* : Qui sait encore ? Qu'est-ce qu'une injure, quand elle est bien payée ?

*Glackemeyer* : Il se faufile pas mal avec les Patriotes ; j'ai bien peur qu'il y fasse quelque autre chose que le mouchard. Mais le voilà.

---

SCENE 4.

Thomas Amiot, J. Cremazi, David Roy, entrent entrent ensemble. . . .

*Thomas Amiot* : Serviteur, Messieurs. Nous complétons le quorum, je crois. C'est donc ce soir qu'il faut écrire, écrire. Messieurs, croyez-vous qu'c'est d'ûr, de m'avoir donné le titre d'usurier !

*Johnny Duval* : Ah ! oui, le titre. . . . (chantant) accompagné de plusieurs autres.

*Cremazi* : C'est donc ici le foyer du *Statu Quo*, la terreur des Patriotes, le...la...les...

*Johnny Duval* : S'il vous plait, point de grands mots, Mr. le pédant. (Plusieurs voix) : Il est tems de commencer. Hamel à la chaire ; Hamel à la chaire.

*Glackemeyer* : Il serait bon qu'un autre. . . .

Les mêmes : Hamel, Hamel—Hamel prend la chaire.

*Glackemeyer*, entre ces dents : Le sot il ne s'aperçoit pourtant pas qu'ils se jouent de sa vanité !

*Hamel*, d'un ton emphatique : Messieurs du *Statu Quo*, et vous Messieurs les Mouchards, (*Duval, il va donner de l'officier,*) je reprends la chaire pour la 26e. fois depuis la clôture de la session ; mais je vous le déclare, jamais je ne l'ai prise sous des circonstances plus difficiles et plus alarmantes. Jusqu'à ce jour je n'ai eu à vous annoncer que des succès : aujourd'hui, il en est bien autrement. Deux d'entre nous ont été le sujet des plus violents sarcasmes : il n'y a pas jusqu'à votre président qui n'ait son lot. Et cela, à qui le doit-on ? A vous, Mes-

sieurs, (en s'adressant à Duval et Amiot,) à vous qui avez la maladresse de vous laisser prendre sur le fait. C'est vous qui nous avez attiré sur le dos ce maudit dialogue du CANADIEN.

Pour nous avoir tous compromis par votre maladresse, vous mériteriez ma juste censure.

Plusieurs voix : Il faut les admonérer, il faut les admonérer.

*Hamel* : Comme président de ce comité, c'est à moi qu'il appartient de porter la parole, et de faire cet exemple. Je prends sur moi toute responsabilité avancez, Messieurs, que je vous fasse une admonition.

*Johnny Duval*, grimaçant pour le coup de toute sa figure : Oh ! certes, vous en devez savoir le style et la forme.

*Thomas Amiot* : Ah ! qu'il est d'ûr d'être tancé par ses adversaires, et puis encore par les siens ! Je ne me soumettrai pas.

Plusieurs mouchards : Soumettez-vous, soumettez-vous à l'ordre de notre Président, ou vous serez dénoncé.

*Glackemeyer* : C'est juste.

*Thomas Amiot* : Mais il n'y a point de motion, pour que ce soit au moins régulier.

*Johnny Duval* : Laissez-le donc faire ; il va nous dire quelque chose de beau, tant en Anglais qu'en Français.

*Hamel*, d'un ton tout à la fois solennel et majestueux : Vous, Johnny Duval, Ecuyer, Avocat, Membre du Parlement Provincial, ami du *Statu Quo*, et reviseur de nos écrits, et vous qui les colportez, Sieur Thomas Amiot, aussi Avocat et Mouchard, pour avoir le 5 Mai courant, en plein jour, quand c'était l'ordre de n'agir que le soir et dans le secret, écrit, lu et colporté une certaine pièce adressée au Bibliothécaire salarié de la Chambre d'Assemblée, et ce faisant, vous être laissé prendre sur le fait, et nous avoir trahis tous (Duval, il aura de la peine à sortir de sa période) pour ces raisons, dis-je, mon devoir m'oblige de vous censurer et admonérer. Cette circonstance est d'autant plus pénible que vous étiez ceux sur lesquels on comptait le plus (Duval, bas : oh ! oh ! il parle comme l'Orateur,) et ceux qui montriez le plus d'acharnement contre les Patriotes. Puisqu'il en est ainsi, pour sauver notre honneur et pour faire un exemple, je

vous censure donc et je vous gronde, et vous êtes par le présent censurés et grondés.

*Glackemeyer* : C'est juste, oh ! oui, c'est juste. C'est même satisfaisant pour nous ; mais il faut quelque chose de plus pour le public, quelque chose qui sorte de l'enceinte de ce comité. Il serait bon que pour priver ces Messieurs de l'honneur de passer pour les écrivains du *Statu Quo*, on les forçât de signer chacun une lettre, que je leur ait préparée, et que l'on fera imprimer dans les *Gazettes*.

*Johnny Duval* : Voilà bien encore de vos propositions, M. le *proposateur* banal. . . .

*Glackemeyer* : Ecoutez donc, que je m'explique, encore ! Vous, M. Thomas Amiot, vous signerez une lettre d'injures contre quelque Patriote qui vous tancera encore mieux qu'on ne le saurait faire, et par laquelle vous nierez nettement que M. Johnny Duval ait jamais écrit avec nous. Et vous, M. Duval, une autre lettre qui décèlera vos craintes au sujet de votre élection, indiquera que vous êtes piqué, outré, et se terminera par de grosses injures contre le Bibliothécaire de la Chambre d'Assemblée.

*Johnny Duval* : Voilà bien de belles explications ; mais il me semble que j'aurais pu écrire moi-même, sans avoir recours à votre plume.

*Glackemeyer* : C'est vrai, c'est juste, mais. . . .

*Hamel* : Qu'on lise au moins ces lettres. (*Glackemeyer lit*). . . .

*Johnny Duval* : Ah ! M. vous faites des admissions à nous perdre tous ; vous supposez la conversation vraie ; et puis *l'honnête existence* d'Amiot va faire rire tout le monde.

*Glackemeyer* : Je crois, en effet, que vous avez raison ; je serais prêt. . . .

Les autres : Non, non, c'est bon comme cela ; qu'ils signent, qu'ils signent.

*Thomas Amiot* : Moi, je suis prêt à signer, pourvu que je me venge.

*Hamel* : Division, division. (Ils se divisent.)

Pour l'impression des lettres—Roy, Cremazi, Amiot.

Contre—Duval, Glackemeyer.

*Johnny Duval*, en signant : J'aurais gagé d'avance que Glackemeyer allait faire comme au Conseil de Ville

dans l'affaire de M. McKenzie, faire une motion et voter contre ; il est satisfait pourvu qu'il propose, pour moi je m'ris de tout cela ; Dieu merci, avec cette lettre, je n'aurai pas de peine à faire croire que je ne suis pas du *Statu Quo*. (Thomas Amiot signe après lui.) . . . . .

*Hamel* : Maintenant, Messieurs, il faut se venger des Patriotes, il faut écrire quelque petite chose sous le nom d'Un Ami du *Statu Quo*.

*Johnny Duval* : Ecrive qui voudra, pour moi, j'en ai fait et payé ma part.

*Glackemeyer* : Moi, j'ai préparé une bonne petite pièce, qui est drôle, drôle ; j'étouffe de rire quand je la lis : pourtant je la garde pour une autrefois. Mais vous, M. Cremazi, vous avez coutume de nous préparer de bonnes phrases...

*Cremazi* : Bah ! pas plus qu'un autre. Pourtant, vous savez que c'était moi qui avais fait l'écrit signé *Un Autre*, au sujet de l'assemblée du 20, et dans lequel je disais de grosses injures aux citoyens du Faubourg St. Jean ; c'est bien dommage que notre Editeur m'ait morcelé cette pièce là. Vous n'ignorez pas non plus que j'étais l'auteur de la graine de Perlinpinpinette. (*Glackemeyer*, ah ! mé qu'c'était drôle ça !) J'avais aussi préparé une autre jolie petite pièce, que j'avais remise à Roy pour notre imprimerie. C'est celle là que votre comité un jour a eu la générosité de supprimer, et dont il s'est approprié le fonds.

*Johnny Duval* : Il fallait crier au voleur, au plagiaire ; mais dites donc, M. Cremazi, êtes vous parti pour nous énumérer tous vos chefs-d'œuvre : de grâce, s'il vous plait, de grâce.

*Cremazi* : Eh ! bien, au fait. J'ai fait pour ce soir une bonne collection de mots forts et ronflans, que j'ai tirés du mémorial de la Révolution Française : on en pourra barder nos communications. Ce sont, *résolutionnaires, révolutionnaires, révolution, destruction, maratisme, robespierrisme, libéraux, bourreaux, réformistes, terroristes, jacobins, chiens*.

*Johnny Duval* : Je n'ai jamais encore entendu parler d'un pareil expédient. Que n'apportiez-vous un dictionnaire de rimes ?

*Glackemeyer* : On pourrait faire quelque chose de drôle avec cela. Tenez, moi, j'en ferais une bonne tirade de vers. Attendez un peu, que j'y pense. (*En se passant la main sur le front.*)

Les gens qui sont résolutionnaires  
Sont dans le cœur révolutionnaires.  
Ils veulent tous la révolution,  
Pour profiter de la destruction.  
Ils feront naître un hideux Maratisme,  
Accompagné d'un dur Robespierisme ;  
Tels sont Messieurs, tels sont les libéraux ;  
De leur pays ils seront les bourreaux.  
Méfiez-vous de tous ces réformistes,  
Fiers intrigans, infâmes terroristes,  
Brigands, bandits, clubistes, Jacobins,  
Qu'on ne peut mieux comparer qu'à des chiens.

*Johnny Duval* : C'est là sans doute un de vos *impromptus* faits à loisir ?

*Roy* : Mon Dieu, qu'c'est sublime ! ça ressemble beaucoup à quelques beaux morceaux que j'ai lus dans l'AMI DU PEUPLE.

*Glackemeyer* : C'est pourtant un *Impromptu*.

*Cremazi* : Un *impromptu*, monsieur ? pas fort ; il y a bientôt huit jours que j'y travaille avec vous.

*Duval*, (*à part*) Bah ! je l'aurais gagé.

*Glackemeyer* : N'étiez-vous pas convenu ? ..... .

*Cramezi* : C'est que vous preniez toute la gloire pour vous. Du moins j'ai le mérite d'avoir fournie les rimes.

*Glackemeyer* : Moi, les pensées et la poésie.

*Duval* : Et moi, Dieu merci, de n'y avoir point contribué. Vous, monsieur *Cremazi*, vous voudriez jouer un rôle dans les comédies, je le vois. Ça vous donnerait de l'importance. Consolés vous, nous irons ensemble à l'immortalité.

*Hamel* : Toujours, ce beau bavardage là ne fait point un article pour Mr. Neilson. S'il fallait, après deux mois, n'en point envoyer, tout le monde dirait bien que la comédie du Canadien nous a mis en déroute. Mr. *Cremazi*,

allez donc voir, si vous ne pourriez pas escamoter quelques petits faits. (*Cremazi sort.*)

*Johnny Duval* : Pour moi je ne suis pas capable d'écrire une bonne ligne ce soir, et puis je ne veux plus. Laissons cela là, il n'y a plus de chemin à courir. Ces chiens de Patriotes, il est vrai, nous occupent un peu, mais si je parviens à être ré-élu, nous nous récompenserons. D'abord, vous, Mr. Glackemeyer, à force d'intrigues et d'épigrammes, on vous aura la place de greffier en loi que vous convoitée. (Glackemeyer, à part : c'est juste.) Et vous, Mr. Jacques Cremazi, (*en tournant sur son talon.*) Ah ! il est sorti ..... Pour lui, il n'aura point la place d'Assistant-Traducteur, qu'il a tant sollicitée : il écorche l'Anglais. Toujours, ne lui dites pas. A propos, son patron ne nous visite plus ? C'est ça qu'c'est lui qui a peur de jouer un rôle dans la comédie !

*Glackemeyer* : Ah ! ben, ça s'rait drôle ça.

*Johnny Duval* : Pour vous, Mr. Thomas, on tâchera de déplanter Mr. Parent, et l'on vous fera Bibliothécaire. (Amiot : Je l'ai bien mérité) à 4,800 francs, dont vous ferez 480 livres par année. Voilà bien de quoi arrondir votre honnête existence, et vous épargner tous ces commerces de p'tit détail, (surtout celui des Redingotes,) qui vous donnent tant de tablature. C'n'est pas tout, ces 400 louis d'honoraires, refusés depuis si longtems à l'Avocat du Roi, j'en ferai le sujet d'un bill, que je me promets de faire réussir. Moi, je me contenterai de faire du bruit, de me jouer de mes constituans, et d'être à la tête d'un parti.

*Glackemeyer* : Mais ce pauvre Mr. Neilson, vous ne lui donnez rien ? Il serait juste pourtant.

*Johnny Duval* : Oh ! lui, c'est un mangeur d'argent : il n'a jamais travaillé que pour ça. Eh ! bien, il aura les impressions de la Chambre, à l'ancien taux. Ainsi, messieurs, travaillez pour mon élection, et je travaillerai pour votre bourse. Mais, c'est ce maudit Faubourg St. Jean que je redoute. Ils sont si ..... Et puis tenez, l'écrit des *Chiens* me fera toujours tort, malgré qu'on dise.....

*Hamel* : Certes, oui, je crains fort que vous n'en teniez pas autant que vous en promettez. Quant à Mr. Neilson il faut tâcher de nous l'attacher. Il y aurait peut-être

moyen de lui faire avoir la Gazette par Autorité. Je suis Avocat du Roi..... Et il en a déjà été parlé.....

*Johnny Duval* : Cela ne serait pas mauvais : pour le coup on serait sûr de sa politique, et qu'il ne changerait plus.

*Hamel* : Mais toujours faut-il lui préparer un écrit du *Statu Quo*.....

*Glackemeyer* : Du drôle toujours !

Les autres tous d'une voix : Ah ! oui.

*Glackemeyer* : Du drôle toujours. (Ils rient.)

---

SCENE 6.

*Cremazi* (entrant tout transporté) : Point tant de gaiété, messieurs ; tout est au diable, tout est perdu.....

(*Les autres ensemble*.) Qu'est-ce ? qu'est-ce ?

*Cremazi* : Tout est découvert, messieurs.

*Hamel* : Dites donc enfin.

*Cremazi* : Eh ! bien, d'abord, le sieur Neilson, lui-même, n'a-t-il pas eu la gaucherie d'avouer qu'en effet les Patriotes tenaient le porteur et le censeur de nos écrits ! Puis il publie qu'il ne veut plus de nos écrits. . . . Sa liste de souscripteurs lui tient au cœur.

*Johnny Duval* : Lui, nous trahir ! l'ingrat ! qui, depuis deux mois, a rempli sa gazette ? Son père avait bien raison de dire qu'il ne faut jamais se fier à un Ecossais.

*Cremazi* : Mais ce n'est pas le pis.....Toi, Roy, qu'as-tu donc fait ? Il paraît qu'ils ont vu sur ton pupitre cette pièce, écrite de ta main, commentant cette phrase : " *Nous avouons qu'en cette occasion, Mr. Papineau a eu tort.*"

*Hamel* (s'adressant à Roy,) Quoi ! celle-là que je t'avais dictée ! en tems et lieu ce sera le sujet d'une admonition.

*Johnny Duval* : Vous paraissez en avoir un goût tout particulier, Mr. le Président.

*Cremazi* : Mais vous, Mr. Hamel ?

*Hamel* : Comment, moi ? . . . .

*Cremazi* : Eh ! oui, vous. . . . Quel vacarme avez-vous donc fait ici, avant notre arrivée, qu'ils vous ont si bien entendu dans la ruelle ? Tout le monde savait déjà qu'on s'assemblait ici ce soir, avant qu'on y fût rendu.

Ils ont apposté des espions, et déjà les procédés de cette veillée-ci sont dans la bouche de tous les Patriotes. C'est le sujet de toutes les conversations.

*Glackemeyer* : En voilà bien des vôtres, Mr. le Président ; je vous l'avais ben dit.

*Johnny Duval* : Eh ! bien, Mr. le Président, il faudra vous admonéter.

*Glackemeyer* : Et c'est justice—à la prochaine assemblée.....

*Roy* : Mais s'ils allaient en faire une Comédie, de tout cela ?

*Thomas Amiot* : Il ne fait pas bon ici, je m'envais, moi. S'il fallait être pris en comité, ce serait bien le reste. Au reste, je cours expédier un envoi de certain article dont il paraît qu'il y a une grande demande à Montréal ; je vais faire un joli lucre. Adieu.

*Johnny Duval* : Adieu, aussi, messieurs ; chat échaudé craint l'eau froide... Tâchez toujours de vous en bien tirer. (Ils sortent.)

*Glackemeyer* les suit en murmurant entre ses dents : Ah ! mé, qu'c'est drôle, mé qu'c'est dur d'être du *Statu Quo*!.....

---

SCENE 7.

*Hamel* : Voilà ce que c'est que des amis du *Statu Quo*. Tant qu'ils étaient cachés, ils étaient braves, ils versaient l'injure à pleine main. Un contre-tems survient, les voilà tous en fuite. On dirait qu'ils rougissent de ce qu'ils ont fait ; personne ne veut prendre sur lui la responsabilité. Ils se sauvent et me laissent tout sur les bras ; ils me chargent de tout le poids de leurs sottises. Que faire dans ces circonstances ? Se soumettre encore à sa mauvaise fortune ; il le faut bien ! Mais quand je pense que Mr. Neilson n'aura point d'Ami du *Statu Quo* ce soir..... que ne va point dire la Clique après cela ? A présent, je le vois, mes chers mouchards, il faut changer de méthode : il y ben apparence que la signature "*Un Ami du Statu Quo*" ne fera plus fortune, outre que nous en serions responsables. Préparez-vous donc à écrire sous mille et mille autres noms ; allez suggérer ce plan à nos amis qui

viennent de sortir ; moi, je vais travailler aussi de mon côté. Il faut se venger,.....il faut se venger..... frappez, frappez, et surtout contre Papineau.

*Cremazi* : Entre ses dents—Ah ! oui. ....

Car si vous avez terni le barreau

C'est la faute à Papineau.

*Roy et Cremazi* : Serviteur, Monsieur. [*Ils sortent.*]

---

SCENE 8.

*Hamel* : C'est donc fait, nous voilà découverts.... Mon Dieu, que va penser le public ? Il va bien dire qu'il n'y a que le dépit d'avoir été grondé, qui m'a fait vomir tant de calomnies contre les Patriotes. Mais il ne faut pas se décourager ; allons écrire. (Il passe dans un appartement voisin, d'où on l'entend encore répéter quelques syllabes entre-coupées. Ainsi disparaît le dernier des Amis du *Statu Quo* !) Nous les reverrons

UNE AUTRE FOIS.

*P. S.*— Eh ! bien, Messieurs du *Statu Quo*, si vous pouvez encore vous réunir, regardez-vous, regardez-vous, je ne dis pas sans rire, mais sans rougir de honte et de dépit.

**U. A. F.**

A M. la rédacteur de la *Gazette de Québec.*

Puisque l'énigme est enfin résolue et que je ne su qu'un valet de comédie, je vais, fidèle à mon rôle, vou communiquer une petite pièce patriotique, que j'ai eu oc casion de voir jouer ces jour-ci. J'ose me flatter que ce bavardage ne laissera pas que d'amuser vos lecteur.

La scène se passe dans la Bibliothèque de la Chambre d'Assemblée. Les acteurs sont Messrs. P...t, B...d, H...t, D...e, F...t, G...u, W...r et M...l. Mr. P., Bib.,-Edit.-du C. est assis au bout d'une longue table placée au milieu de l'appartement. Il est profondément occupé à méditer un ouvrage intitulé "*Essai sur les Ré-solutions.*" Il cherche quelques inspirations pour termi-ner un paragraphe éditorial bien ronflant, pour son Jour-nal qui doit sortir sous deux heures. Un "petit garçon d'imprimerie est à l'autre bout de la table, il attend avec impatience le morceau en question, en marmottant tout bas, *Mr. on attend après la copie.*

PREMIER ACTE.—*Scène Première.*

*Mr. B. entre.*

Eh ! bon jour citoyen éditeur ; eh bien comment vas tu ?

Mr. P. Mais bien bien.....tiens je suis bien occupé... Je termine un article qui doit écrasser toute la damnée canaille du *statu quo.*

B. Et moi je viens te montrer un nouveau morceau sur chose .... la .... sur la .....

P. Ah ça ma feuille sort ce soir...Je n'ai pas le temps d'écouter tous tes contes B.... Vous croyez vous au-tres qu'on a du temps de reste comme vous ?

B. Allons citoyen, ne te fâche pas ; c'est justement dans l'intérêt de ta feuille que je viens te parler ; Ah ça, ma communication d'hier, il faut quelle paraisse ce soir celle-là ; car autrement le coup sera manqué. Quand dis-tu, heim, ça raisonne-t-il cela. Quand B. veut s'en mêler ?

P. Bah ! Je ne l'ai pas seulement lue... C'est singulier, c'est curieux comme vous êtes tous bâtis—vous employez trois jours et trois nuits pour composer une trentaine de lignes, qui dans le fonds ne disent rien, absolument rien... et puis à vous entendre, ce sont des chefs-d'œuvres de composition, et puis sac...dié vous n'avez pas pitié de moi, qui suis obligé d'écrire à la corde, comme le dernier des mercenaires, et cela pour raccommoier toutes vos sottises, sans compter toutes les contradictions dans lesquelles vous me faites tomber... Voilà... voilà comme vous êtes tous.

B. Mais citoyen...tu conviendras pourtant que je t'ai procuré de bons morceaux...veux tu que je te les rappelle ? Tiens celui sur la ..., la .....

P. Ah ça finissons.

2DE SCENE.

*La porte de l'appartement s'ouvre.*

P. Tiens, encore quelque incommode.....tiens c'est H..., et bien comment ça va, secrétaire universel, perpétuel.

B. Et banal !

H. Allons, ne me donnez pas ce vilain sobriquet là... il a été bien et duement appliqué à J. V...r,...que chacun garde son bien.

P. Eh ! bien quelles nouvelles, H. ?

H. Tout va à merveille...J'ai eu des nouvelles de la Pointe-aux-Trembles, et nos résolutions y ont passé des mieux, j'en ai eu aussi de presque tous les maîtres d'écoles, dont je fais la visite tous les étés comme tu sais ; et je t'assure que ça va bien... C'est étonnant toutes les signatures d'enfans que l'on va avoir...ça viens par centaines, par milliers...Je t'en ferai un *tableau*...pour nous s'entends.

P. Et c'est pourtant tous mes paragraphes à 2, 3 et 4 colonnes qui nous valent cela...et quand vous aurez toutes les signatures des enfans qui ont fait leur première communion...car j'en ai fait une règle générale dans mon No. du 14 courant. Mais après-tout, sac...dié, au bout du compte, vous me laissez crever de faim...Voilà comme vous êtes ?

H. Allons, allons P., je vois ou tu veux en venir..... Mais est-ce de ma faute...est-ce que je n'ai pas fait mon

possible depuis le commencement jusqu'à la fin de la session pour te faire avoir de l'argent...est-ce que je ne me suis pas fâché avec Papineau...est-ce que je n'ai pas pris, comme je le fais à chaque session, tous les comptes des contingens en main...est-ce que nous n'avons pas fait ensemble (tu dois t'en souvenir) des projets de rapports, d'adresses, et moi des motions pour t'avoir de l'argent; mais la clique, oui la clique n'a pas voulu m'écouter... Sois bien content d'avoir obtenu le contrat de la Chambre pour imprimer le Journal et tout le reste...et à qui dois tu tous cela, sinon à moi.

B. Pour ça oui citoyen P. Je suis témoin de tout ce que H. a fait pour le Canadien... Il a intrigué de son mieux auprès de tous les membres. Je m'en suis mêlé aussi moi, mais Laf....., Rod... et les autres nous disaient: est-ce que la Minerve a besoin des impressions de la Chambre pour se soutenir? Et puis votre éditeur du Canadien, qu'à-t-il donc tant à se plaindre?... N'a-t-on pas arraché la place de bibliothécaire du fils du plus ancien serviteur de la chambre, place qui ne valait que £30 à £40—pour la donner à votre Mr. P. à raison de £200 et puis.....

P. Ah! les infâmes...est-il possible de me traiter ainsi, moi qui beurais la clique déjà deux ans avant qu'ils m'ont donné cette place, est-ce que je ne l'ai pas bien gagnée; me refuser maintenant mes arrérages?

B. Courage citoyen éditeur, de la patience...Tiens je me fais fort de te faire accorder tous tes arrérages avec les intérêts, et une prime par-dessus le marché, dès le second jour de la prochaine session.

P. Pauvre m...e déplanté, songes donc auparavant à te faire élire dans ton comté; y pense tu?

B. Ah pour ça, c'est un autre question; tiens parlons d'autres choses, voilà quelqu'un qui vient.

### 3ME SCENE.

*Mr. D. entre.*

P. Tiens, voyez cet être?

D. Bonjour P., bonjour B., bonjour H., bonjour Mr ....., tiens c'est le petit garçon imprimeur du Canadien... Et qu'est-ce que vous faites donc ici vous autres?

*Tous ensemble.* On fait de la politique nous autres.

D. Ah ! c'est comme ça, vous faites de la politique, Eh ! bien j'en fais aussi moi.

H. Oui, que fais-tu mon pauvre D ?

D. Je lis la gazette !

*Tous ensemble avec des éclats de rire.* Il lit la gazette, il lit la gazette.

D. Oui, et j'y lis des choses.....

H. Que tu ne comprends guères n'est-ce pas D ?

D. Ah ça qu'on ne m'insulte pas, vous Mr. H. aussi bien que les autres...car je sais que...v'la comme vous êtes tous...vous croyez, vous vous imaginez qu'on n'a pas autant d'esprit, qu'on n'est pas aussi bien versé et qu'on ne comprend pas.....mais je puis vous dire, que tant qu'à moi je comprends tout ce qui peut se comprendre, pourvu que ce soit dit ou écrit d'une certaine façon ou manière qui s'explique par elle-même, sans autre explication, voilà ce que c'est.

4<sup>E</sup> SCENE.

*Mr. F. entre.*

C'est bien, c'est bien D, défends toi, ne te laisses pas manger la laine sur la tête...Songez Messrs. que Mr. D. a été réélu echevin pour le quartier de ..... dont je ne me rappelle pas le nom dans le moment actuel d'actuellement.

D. Oui et à l'unanimité.

H. Parcequ'il ne s'en est pas présenté d'autres.

D. Quoi ?

F. Il dit que tu a été élu par préférence à un autre.

D. A la bonne heure ; je crois pourtant qu'il a dit autrement ; mais ça m'est égal, si on m'insulte mon parti est pris :

J'abandonne Papineau

Et je me fais *Statu quo*.

F. Voyez comme il fait des vers ce cher D.

D. On sais bien que tu es un farceur F...et...

B. Allons finissons donc tous ces propos. Tiens voilà Mr. G. l'un des secrétaires de notre comité constitutionnel.

H. Et ex-secrétaire d'ambassade au près du très hon. D. B. V. notre ambassadeur près de la cour de Londres demeurant au London Coffee House Ludgate-Hill.

F. Où G. ne gagnait rien

Pourquoi il est revenu soudain.

P. Ecoutez donc H. dites donc plutôt citoyen V....r cela sent mieux le républicain, n'est-ce pas B...accoutumez-vous donc petit à petit...vous n'avez toujours que des honorables dans la tête vous autres.

F. Oui, tandis que nous voulons les fouler aux pieds.

G. Bah! des honorables; si vous aviez été à Londres et à Paris comme moi Messrs....je me trompe, je voulais dire citoyens...C'est-là que vous verriez combien on y fait peu de cas des honorables, des marquis, des ducs, des princes, des rois enfin; là dans ces grandes villes les ramoneurs sont respectés au plus haut degré, car ils font une partie du peuple, c'est-à-dire qu'ils composent partie des masses. J'en ai vu à Londres de ces masses qui voulaient se révolter (légitimement cela s'entend) contre les autorités constituées. Ah que c'était beau! que c'était grand! J'ai vu aussi à Paris près de la colonne d'Austerlitz, des rassemblemens de masses, des masses de braves patriotes (on les appelle là aussi *sans-culottes*, et véritablement plusieurs d'entr'eux en manquaient, mais cela est dû à la tyrannie du gouvernement.) et chose singulière la police, cette infâme police des gendarmes de Louis Phillippe, les chassaient de rue en rue et de quai en quai, tout comme des moutons.

F. Il paraîtrait, Monsieur G., que vous avez vue bien des choses dans vos courses lointaines; eh bien! je vous parierai, moi, que vous n'avez jamais vu de patriote d'outre-mer capable de faire ce qu'un des nôtres est prêt à faire dans l'occasion?

G. Qu'est-ce que c'est..... dites..... dites, car j'ai vu bien des choses, je vous assure, surtout en fait d'*anecdotes*.

F. Eh bien! apprenez Monsieur G., que nous avons parmi nous un patriote, ou un *sans-culottes*, comme on les nomment à Paris, qui est capable de manger un Ecos-sais tout cru!

G. Miséricorde! que me dites vous là. Mais c'est donc un descendant de ces terribles Iroquois qui dévastèrent le pays dans le commencement de ses établissemens. Dieu quelle horreur!

F. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; tenez, le voilà qui entre..... voyez ce cercle de longs poils qui encadre sa figure..... voyez sa robe de cas-

tor, ou de peau d'ours..... ; non, je me trompe..... c'est un simple manteau de draps dont il est affublé..... voyez cette démarche fière et imposante..... ; tremblez, habitans de la Calédonie ! surtout vous, qui portez la juppe écourtée.

G. Eh ! mais, mais... c'est mon ami W....r ; comme vous êtes badin, Monsieur F.

W. Comme vous voilà tous effarouchés citoyens ! s'agirait-il donc de révolution, de guerre...je le veux, nous le voulons. Je suis prêt, nous sommes prêts. Allons, à nos canons ; baïonnette au bout du fusil. Je vous conduirai au feu, moi ; sachez que je porte un Napoléon sur ma poitrine.

F. J'aimerais mieux en avoir un dans ma poche moi.

5E. SCENE.

Mr. M. *entre, et dit d'une voix grave :*

Citoyens ! le comité constitutionnel est assemblée ; en ma qualité de secrétaire de ce comité, et par ordre de son président, je vous somme de vous y transporter sans délai, pour délibérer sur des mesures qui ont rapport au salut de la patrie.

P. Ecoutez donc, citoyen M., tâchez donc de voir si dans votre comité constitutionnel vous ne pourriez pas trouver moyen de me faire payer un acompte seulement.

M. Je vous dirai, citoyen Editeur, que nous n'avons aucuns fonds quelconques. Nous travaillons et agissons sous la garantie de la 91<sup>e</sup> résolution, qui nous assure que la prochaine session ou *convention* nous remboursera amplement toutes nos dépenses. Je vous renvoie au texte de la résolution susdite, qui doit être pour nous tout le texte de la loi. D'ailleurs, vous savez par expérience que la législature ne manque jamais à de telles promesses, surtout lorsqu'elles sont faites à ceux qui doivent appuyer ses bévues.

*(Ils quittent tous l'appartement.)*

P. Et moi, je vous envoie à tous les diables. Une bande de ba...ds qui me tiennent ici depuis deux heures de temps..... Allons, finissons ce maudit paragraphe. Tiens, garçon, porte cela tout de suite à l'imprimerie. Hélas ! si quelque *mouchard* allait rapporter la farce qui vient de se passer à l'AMI DU *statu quo*, ce serait bien le reste.

Avouez-le, Monsieur P., en lisant ce que dessus, ne seriez-vous pas tenté de croire qu'il y avait en effet un *mouchard* parmi vous. Eh bien ! songez-y ; et regardez vous sans rire, si vous le pouvez, comme Louis Philippe et Talleyrand, les plus honnêtes gens d'outre-mer.

UN AMI DU *Statu quo*.

Québec, 25 avril, 1834.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or title.

Second block of faint, illegible text.

Third block of faint, illegible text.

Fourth block of faint, illegible text.

Fifth block of faint, illegible text.

Sixth block of faint, illegible text.

Seventh block of faint, illegible text.

Eighth block of faint, illegible text.

Ninth block of faint, illegible text.

anq  
civi  
font  
ses  
l'att

la  
Mr  
à q  
péc

ou  
fir  
pl  
ES  
aut  
car

te

ma  
me  
Xib  
nu  
ve  
co

per  
de  
de  
qu  
tra  
bié

Mr. l'éditeur ;

Je m'empresse de vous envoyer le second acte auquel j'ai fait allusion dans ma dernière communication ; en ce faisant j'acquiesce ma parole, ce que ne font pas toujours les patriotes. Où est donc M. et ses six mensonges et ses trois inexactitudes ? Je l'attends depuis un mois.

ACTE SECOND.—*Scène première.*

*Les personnages sont Messrs. P. B. H. et G. et la scène se passe à la bibliothèque de la chambre. Mr. P. parcourt l'appartement de la bibliothèque à grands pas, en tenant à la main l'extrait de la dépêche de Mr. Stanley du...*

*Il débute le monologue suivant :*

Ah ! Stanley !... Stanley... il faut que tu cèdes, oui il faut que tu cèdes sac... dié..... Nous allons te faire rendre gorge... allons vite... rends nous sans plus tarder ce qui nous appartient... et surtout nos £300,000 que tu as tirés de nos coffres sans notre autorité... entends-tu ?... et dépêches-toi Stanley... car... nous allons vite en Canada.

*(Pendant ce monologue B.....r entre sur la pointe des pieds.)*

B. Pardon citoyen Editeur, si je vous dérange, mais aux mots sonores de £100,000 qui viennent de me frapper l'oreille, j'accours avec la plus vive anxiété..... Sans doute que vous vous entretenez de mon sublime rapport sur la défalcation du receveur-général... C'en est une pièce que celle-là..... composition, style, logique..... et...

P. Et moi je vous dirai en réponse que je ne pensais pas plus à votre rapport ou à votre personne qu'à... qu'à... ma dernière chemise. Vous croyez donc tout bonnement que dans la position où je suis, que j'ai le temps moi de m'occuper de tous vos fatras de rapports... de toutes vos jérémiades... ah ! j'ai bien d'autres choses en tête... je suis dans ce mo-

ment occupé, absorbé et entièrement noyé dans la plus haute question de politique...il s'agit de notre nationalité...de notre existence...sac..dié... Voyez cette infâme dépêche de Stanley que je tiens à ma main, c'est elle qui m'obsède depuis deux heures surtout...et qui me tourmente sans cesse....

B. Ah ! oui, je vois...ce n'est donc pas de mon rapport que vous vous entreteniez.

P. Faut-il donc encore vous le répéter une fois...deux fois...sac..dié.

B. Et non, non...en effet...oui, cette dépêche est désorganisatrice...démoralisatrice. Je me propose de la commenter avec glose, notes etc.; Quand on veut se mêler des affaires on les entend aussi nous....

P. Bah ! bah ! tenez, tranchons là-dessus.... aussi bien j'entends du bruit sur l'escalier.

SCENE 2DE.

Monsieur H. et le Dr. G. entrent.

H. Bon jour P.

P. Salut, H.; eh bien ! qui m'amènes-tu là ?

H. Tiens, je t'amène le Dr. G., excellent patriote s'il en fut jamais.

P. Et mon cousin par-dessus le marché.... eh bien ! te voilà donc dans la politique aussi cher Dr., *savantissime Doctor.*

G. Eh ! oui, tonnerre.... on m'y a fourré, et j'y suis jusqu'aux oreilles...

P. On t'en retireras... vas... tant bien que mal.

H. Tiens P., ce n'est pas tout cela, mais je t'amène le Dr. G. pour que tu lui composes une lettre, en réponse à la sortie de cet infernal *AMI DU statu quo*, qui a l'audace et l'infamie de lui demander un *affidavit* de l'assemblée qui a eu lieu au Château-Richer en temps et lieu.

G. Ah ! oui...; une assemblée... vous avez beau dire, il n'y a jamais eu d'assemblée là-bas, pas plus que sur ma main... (*H. le pousse avec le coude.*)— Voyons, voyons, laissez-moi donc achever... Il est bien vrai que j'ai reçu un tas de papiers de B . . . d, bien mal écrits ; mais pour d'assemblée, je veux que le diable m'emporte si.....

P. Allons, allons, cousin, arrêtes-toi ; ce n'est pas comme ça qu'on se comporte : tiens... on va te faire une petite lettre d'explication qui parlera bien.... Mais écoute donc, H., pourquoi ne l'a tu pas mené chez B.d, il est au fonds lui de toute l'affaire.... ; venir me tourmenter moi qui n'ai pas un seul instant à moi sac... dié ?

H. Eh bien ! je te dirai que je l'ai mené chez B.d qui nous a fait à son ordinaire un galimatias que le diable n'y comprenait goutte... ; le Dr. s'est fâché, et lui a dit : Tenez, Monsieur B... d, vous m'avez déjà fait faire pas mal de sottises..., je me confie absolument à Monsieur H... je sais qu'il est agissant et intrigant... allons à la bibliothèque trouver mon cousin P., il va me faire une lettre qui dise quelque chose au moins. Sur cela, nous sommes venus. Ainsi vois ce qu'il y a à faire, parce que la chose presse.

P. Mais pourquoi ne composerais-tu pas la lettre toi-même Dr ?

G. Ah ! si on voulait me laisser faire, tenez, je commencerais par dire... : *Statu quo* maudit..... polisson que tu es..... je ne sais ce qui me *quiens* avec la seule lancette qui me reste.....

P. Ah ! ah ! doucement, doucement..... Tiens, promènes-toi un peu dans la bibliothèque avec ces Messieurs, et je m'en vais te faire quelque chose qui te contentera.

G. Composes ta lettre comme tu voudras ; mais... tonnerre (*en frappant du poing sur la table, et faisant tomber l'encrier avec une douzaine de livres*), il faut que le mot *polisson* s'y trouve, ou si non, bernique, je ne signe pas ?

H. Eh bien ! pour *polisson*, ma foi..., passe ; on le mettra, mais...

P. Oui, oui, laisse-moi écrire.

B...r., G. & H. *se promènent ensemble.*

B. Mais pour un petit homme comme vous êtes, vous me paraissez bien malin, Dr ?

G. Est-ce que vous ne savez pas :

Que dans les petits pots sont les bons onguents ?

Apprenez cela de moi, Monsieur l'Allemand.

B. Oui, Allemand en effet, et je descends des anciens Germains.

G. C'est une belle bibliothèque que vous avez ici vous autres ?

H. Oui, il y a joliment des livres.

G. Avez-vous des livres de Docteur aussi, car je voudrais consulter sur un cas qui.....

P. Ah ça, Docteur, laisses tes cas-là, et approches ici. (*Il lui fait lecture de la lettre suivante.*)

“ M. L'ÉDITEUR,—Que sont donc devenus les mouchards de la Gazette? Quoi! en être réduits à demander des affidavits sur ce qui s'est passé à cinq à six lieues de chez eux, aux yeux et au su de tout un comté. Cela n'est pas concevable. Y aurait-il eu défection dans la confrérie ?

“ Avez-vous bien senti toute l'effronterie...non, tout le ridicule de la proposition que vous me faites, M. UN AMI *du statu quo*, d'affirmer sous serment des déclarations que j'ai faites moi sous mon propre nom, accompagnées d'autres faits que je suis prêt à appuyer de la même manière à la demande d'un gentilhomme? Oui, un gentilhomme, car je ne sais si j'ai affaire à un polisson, ou un honnête homme, et le ton ni la manière D'UN AMI *du statu quo* ne sont de nature à éclaircir mes doutes à cet égard. Faites comme moi l'Ami; n'ayez pas honte de votre nom, ou plutôt écrivez de manière à n'avoir pas honte de le mettre au bas de vos écrits, et je suis prêt à vous rencontrer. Je vous aurais satisfait en homme d'honneur, si votre conduite n'eût été insultante au dernier point; mais je dois garder le silence tant que vous ne vous présenterez pas devant le public avec la même responsabilité que moi.”

“ Château-Richer, 18 avril 1834. \*\*\* Médecin.”

P. Allons, signe tout de suite, Docteur ?

G. Attends un peu... ; il y a une erreur ici..... : tu l'a datée du Château-Richer, et je suis à Québec....., ainsi j'efface Château...

P. Eh non!... non..., tu vois bien que c'est pour faire croire au public que c'est toi-même qui a écrit cette lettre du Château-Richer ?

H. Oui, oui, il comprend bien cela à présent.

G. Eh ! ma foi, mettez-y Château-Richer ou Château Saint-Louis, ç'a m'est égal, quoique j'aimerais mieux être au dernier... Allons, signons... mais je voudrais bien, réflexion faite, y mettre un petit *post-rectum*.

P. Dis donc un *post-scriptum* sac . . dié..... à la fin tu me fera fâcher !

G. Eh bien ! passe pour *post-scriptum* comme tu dis. Je veux que tu y mettes... ' que si je rencontre maître *statu quo* au détour de quelque coin de rue, et qu'il ne soit pas plus fort que moi, que j'ai un *bistouri*, et que je lui.....'

P. Tiens, prends garde de te faire donner une *dégelée*, chose qui pourrait bien t'arriver si son poing est aussi bon que sa plume... Mais arrêtons-nous là ; nous avons fini de toi pour aujourd'hui ; tu viendra me trouver ici demain en cas que nous ayons besoin de tes lumières ?

G. Ah ! ça, écoutez donc un peu ?... Croyez-vous que vous allez me tenir sur les chemins du Château-Richer jusque ici pendant long-temps encore. Souvenez-vous que je suis à mon quatrième voyage depuis dix jours pour cette belle affaire-là... J'ai un malade à qui je devais arracher avant-hier quatre dents, et pour avoir retardé je serai peut-être obligé de lui casser une bonne partie de la mâchoire.

H. Allez, Docteur, je vous mettrai dans les contingens.

G. A la bonneheure, et bon jour donc.

Tous trois : Bon jour, bon jour.

G. *revenant sur ses pas* : Tiens, pendant que j'y pense, je voulais chercher un mot dans le dictionnaire de l'Académie, pour m'assurer d'un certificat que j'ai donné pour empêcher un témoin de paraître. ...Eh ! mais je ne le trouve pas ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

P. Tu l'a peut-être mal écrit ?

G. Tonnerre ! c'est pourtant vrai. ...Imagine-toi que pour dire qu'il avait le mal de foie, j'ai écrit *foix*. Il est vrai que de ce temps-ci je ne me possèdes pas.

P. Tu en a probablement fait bien d'autres ?

G. C'est une affaire faite enfin...

*Il sort.*

P. Eh ! bien, qu'en pensez-vous ?

B. Je pense moi qu'il faut que nous soyons terriblement bas, pour être réduits à employer de pareils gens.

P. C'est bien vrai...mais après-tout..... considérez donc sac...dié que c'est le nombre et non la qualité qu'il nous faut pour une affaire de signatures.

B. Oui en effet, c'est comme parmi ceux qui ont voté les 92 résolutions.

P. Tenez, je vous dirai moi que toute cette affaire du Château Richer vient de l'échaffourée de B....d,... Il n'en fait jamais d'autres comme vous le savez ? Il a d'abord fait trois ou quatre voyages coup sur coup dans l'endroit, tout de suite cela a éveillé la curiosité... Il a été faire des discours à des gens qui se moquaient de lui ; et puis il a fini par confier la direction d'une affaire qui demandait, toute l'adresse, l'astuce, l'intrigue et le secret, et vous voyez par l'échantillon de l'homme qui vient de nous laisser comment ça devait tourner, et que cela a tourné en effet à notre honte sac...dié, et je ne m'en cache pas...et voyez.

*Les deux autres ensemble.* Ah ! oui ce n'est que trop vrai.

H. Voyez comment je m'y suis pris moi à la Pointe-aux-Trembles, dans mon comté de Portneuf...J'avais tous préparé d'avance ; j'étais sûr de mon monde. Je n'ai pas été si fou d'y aller moi-même, mais j'y ai envoyé un autre moi-même (et je vous le nommerai une autre foi). Tout ne s'y est-il pas passé admirablement, superbement.....il n'y a pas eu d'*amicroches*...vous n'avez pas vu de réclamations, et j'espère qu'il n'y en aura pas non plus.

B. Vous n'aviez donc pas employez votre c.....e qui est sur les lieux ?

H. Quoi...cette vieille machine qui n'est bonne qu'à se gratter les dents.... Ah ! oui ; Il en aurait fait de belles !

B. J'admire votre adresse ! Mais surtout à l'égard de cette affaire de la gratture ou de la rature du bill de ... Ah ! celle là !...celle là !

H. Et qu'est-ce que vous y trouvez à redire ?— N'était-ce pas bien arrangé, bien imaginé... Quand j'y pense.....

B. Ah ! oui, c'est fameux cela.

H. Je vous en conteras bien d'autres si j'avais le temps, mais il y a une certaine affaire qui se brasse, il faut que je vous laisse pour en avoir des nouvelles. Adieu.

*Il sort.*

3ME SCENE.

B. Nous avons dans H. un trésor... Vraiment ses intrigues sont admirables ! Je ne puis m'empêcher de lui rendre ce témoignage, quoiqu'il se soit servi des mêmes intrigues, pour opposer mon élection.

P. Oui, mais avec toute son intrigue, sa brigue et tout le reste... sac..dié il ne m'a pas fait avoir un seul sol durant la dernière session... et.

*Un domestique entre et remet un billet à M. P.—*  
Après l'avoir lu

P. Tiens c'est un billet de B...d qui m'annonce qu'il y a réunion chez lui dans un quart-d'heure, pour affaires pressantes... Allons. On trouvera là quelques bonnes têtes... et nous en viendrons à quelque conclusion sans doute.

B. De tout mon cœur, je vous suis.

P. Attendez, il faut que j'emporte avec moi mon ouvrage chéri.

B. Le quel.

P. Celui-ci "*Essai sur les Révolutions.*"

B. En effet, c'est un ouvrage de circonstance. Je le lis assidument tous les jours, et je l'explique tous les soirs à mes voisins du Faubourg... Si vous voyez comme ils ouvrent les yeux à de certains passages. Ils s'imaginent déjà être à la tête des affaires, sous le nouvel ordre de choses. Mais entre nous soit dit, il n'en tâteraient guères. Car après que nous serions tous placés, il resterait peu de chose pour eux.

P. C'est pourtant bien vrai dans le fonds. Mais tâchons de faire en sorte qu'ils ne s'en apperçoivent que dans ce temps-là.

B. Ça leur a déjà été dit par ce *Statu quo* de la Gazette.

P. Je voudrais bien le voir au diable Mtre. *Statu quo*.

B. Il faut avouer qu'il nous a mal menés depuis quelque temps, et il n'a pas la mine de vouloir en rester là.

P. On le découvrira et il s'en rappellera

L'AMI DU *Statu quo*. Oui, tâchez de l'attraper.

UN AMI DU *Statu quo*.

Québec, 1er mai 1834.